

***Sur les traces de l'exode de la race à long nez.
Les Voyages de Joseph Charles Manó dans l'Amérique Espagnole,
1870-1886***

Irina PODGORNYY
Museo de la Plata/Conicet

doi.org/10.26337/2532-7623/PODGORNYY

Riassunto: L'articolo ricostruisce alcuni viaggi compiuti da Joseph Charles Manó (1835? -1886), esploratore, avventuriero e autoproclamatosi uomo di scienza, il Sud America e l'America Centrale nella seconda metà del XIX secolo. Presidente della Commissione colombiana di Science, lavorò anche come geologo in Ecuador, Guatemala e per la costruzione del Canale interoceanico. Il saggio, prendendo spunto dall'esperienza di Manó, mette in evidenza la diversità delle pratiche scientifiche di viaggio del secondo Ottocento. Il lavoro si è avvalso dell'ausilio di alcuni articoli relativi a Manó pubblicati nella stampa quotidiana dei diversi paesi sudamericani visitati dall'esploratore, delle sue pubblicazioni e di inediti manoscritti rinvenuti nell'archivio della Società Geografica custoditi alla Biblioteca Nazionale di Francia e in altre biblioteche americane.

Abstract: This paper traces the itinerary of Joseph Charles Manó across Spanish America – an impostor-naturalist who, in the course of his peripatetic life, collected, exhibited and studied anything from botanical, mineralogical and zoological specimens to archaeological artifacts, and from “curiosities” to maps and books. He did so mainly because he was well aware of what Spanish America's governing elites were willing to pay for during the 1870s and early-1880s: collections and reports that conveyed comprehensive visions of their national territories – the diversity and richness of *both* their natural kingdoms and their arts. Instead of judging the collections of r Manó as “unscientific”, the essay considers the extent to which they are a reflection of a nineteenth-century scientific culture that had not yet established criteria for what exactly American archaeology exactly was to be.

Keywords: South America, 19th century, Archaeological collections

Introduction¹

En avril 1886, dans le port Caribéen de Colon, un homme accompagné de sa femme montait à bord du *Saint Simon*, qui partait vers la France. Sept jours plus tard, quelques heures avant d'arriver à Carúpano, au Vénézuéla, il devait mourir d'une congestion pulmonaire. Le 30 avril de nombreux journaux scientifiques annonçaient que M. Joseph Charles Manó était décédé à l'âge de 55 ans. Les notices nécrologiques évoquaient la trajectoire de ce savant français qui avait fait les voyages les plus curieux. Parmi ceux-ci, un voyage à cheval à travers toute l'Amérique du Sud et les pays de l'Amérique centrale. Il connaissait bien, disait-on, l'Argentine, la Bolivie, le Brésil et le Paraguay. Président de la Commission scientifique colombienne, il avait travaillé comme géologue en Equateur et au Guatemala. Embauché par les autorités du Canal Interoocéanique comme ingénieur géologue attaché aux sondages, il avait l'intention de clore en 1885 ses études en Amérique par un dernier voyage jusqu'à Achaguas, dans le bassin de l'Orénoque au sud-ouest du Venezuela².

¹ Cet article a été fait à partir de la recherche dans la presse quotidienne de différents pays sud-américains, de publications diverses et de manuscrits inédits retrouvés dans les fonds de la Société de Géographie de la Bibliothèque Nationale de France. La liste d'archives et bibliothèques est la suivante :

Bibliothèque Nationale de Médecine (Washington, DC)

Bibliothèques Nationales de France, de Bolivie, du Paraguay et de l'Argentine,

Bibliothèque L. A. Arango de Bogotá.

Il fait partie du PIP 0153, PICT 2015-3534 et du projet ECOS A15H02 “Science Citoyenne: Les espaces de l'amateurisme scientifique. » Il doit beaucoup à l'aide de C. Podgorny, S. V. García, C. Quintero, D. Delachaux, A. Martínez, P. Peña, M. I. Martínez Navarrete, Magdalena Arnoux et Pascal Riviale.

² *Proceedings of the Royal Geographical Society and monthly record of geography*, 8 (1886), p. 598; *Comptes rendus des séances de la Société de géographie et de la Commission centrale*, (1886), pp. 357-358; *The Evening Telegram*, (Panama), le 30 Mai, 1886.

Après la mort de Monsieur Manó, sa femme contactait la *Société de Géographie* à Paris: « Que me conseillez-vous de faire des collections de pièces archéologiques que mon mari avait recueillies à force de travail pendant les quatorze ans que nous avons voyagé dans l'Amérique du Sud et dans l'Amérique centrale jusqu'à la frontière du Mexique ?³. Et pour insister sur l'urgence d'une réponse, la veuve adjoignait une coupure de journal du Panama : « Les collections du docteur Manó valent une fortune, elles contiennent des objets dont lui seul au monde est le propriétaire et qu'on ne trouvera plus nulle part ».

Les géographes hésitaient: ils avaient entendu parler de Manó à peine quelques années auparavant au moment où, vers la fin de l'année 1884, Joseph Charles avait demandé à être accepté comme membre de la Société. Dans une longue lettre envoyée du Panama, accompagnée de sa photo, Manó se présentait lui-même comme un voyageur en quête des traces des premières civilisations de l'Amérique du Sud, et pour ce faire il résumait les voyages qu'il avait entrepris avec sa femme⁴. Selon ses dires, sa femme et lui avaient traversé, en 1872, le Chaco par le fleuve Pilcomayo, depuis Villa Occidental (au Paraguay) jusqu'à Ciudad Rodrigo en Bolivie. En 1873, ils étaient revenus au Paraguay par le Chili, le détroit de Magellan et la Plata. Ensuite, ils se seraient rendus dans les Cordillères du Paraguay, dans les anciennes missions jésuitiques du Haut Paraguay. En 1874, ils avaient remonté le fleuve Paraguay et traversé le Chaco vers le 19^e degré de latitude sud. Après avoir visité le lac Titicaca et les Cordillères de Sorata, en Bolivie en 1875, ils auraient voyagé au Pérou, en Equateur, en Colombie, en Amérique Centrale et dans une partie du Mexique, tout ceci entre 1876 et 1883⁵. Outre cela, on savait fort peu de choses sur la vie de Manó, notamment sur ses débuts. Lorsqu'il demandait à être accepté au sein de la *Société de Géographie*, il avait dit être né à Bordeaux dans la paroisse de St. Seurin, le 11 Mai 1835, mais, pendant son voyage, pour faire état de liens avec l'Amérique, il évoquait des origines franco-caribéennes. En Colombie, de nombreux auteurs assuraient que ce géologue et chimiste était né en Algérie ou même en Espagne. Il maîtrisait, tout à fait, les deux langues, l'espagnol et le français⁶.

Cet article - fait à partir des traces des activités de Manó éparpillées dans la presse quotidienne de différents pays sud-américains, de publications diverses et de manuscrits inédits retrouvés dans les fonds de la Société de Géographie de la Bibliothèque Nationale de France et dans plusieurs bibliothèques américaines- s'intéresse aux pas américains de cet explorateur, aventurier et homme de science autoproclamé. Plutôt qu'un simple récit anecdotique des aventures au Paraguay, en Bolivie, en Colombie et en Amérique centrale de ce personnage si haut en couleur, l'article souhaite montrer que les pratiques scientifiques au 19^e siècle étaient loin d'être uniformes et univoques. L'exemple de Manó et ses affaires avec l'aventurier italien Guido Bennati et le journaliste espagnol Eloy Perillán y Buxó, met en évidence que la frontière était parfois ténue entre l'imposture et l'attitude de quelques explorateurs, sans doute sincères, mais également enclins à pousser un peu les choses pour briller aux yeux du monde savant et obtenir la reconnaissance voire la gloire au sein d'une société moderne qui finalement les y encourageait. En effet, les uns et les autres avaient recours à des pratiques communes : l'association et la concurrence entre voyageurs/aventuriers, l'exploitation des réseaux savants ou érudits locaux pour obtenir les

³ *Mme. Manó à la Société de Géographie*, in «Comptes rendus des séances de la Société de Géographie et de la Commission centrale» (1886), p. 358.

⁴ Voir <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8452968r/f1.item> (Ultima consultazione: 4-4-2018)

⁵ Manó au Secrétaire de la Société de Géographie, Voir <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8452968r/f2.item>

⁶ Voir *Manó à Juan Montalvo, Cali, avril 23, 1880*, in R. AGRAMONTE (ed.), *Montalvo en su epistolario. 362 cartas íntimas y cartas sobre asuntos públicos y literarios entre Juan Montalvo y grandes personalidades del Ecuador, América, España y Europa*. Río Piedras, San Juan, Universidad de Puerto Rico, 1982, p. 180 ; S. E. ORTIZ, *Viaje de Estudio del doctor José Carlos Manó por el Sur de Colombia*, «Centro de Cultura Nariñense», 1969, pp. 17-21. On trouve le nom « Manó » à Alicante (Espagne), en particulier parmi des familles de cultivateurs de la ville d'Olive qui, vers les années 1850, ont émigré en Algérie. Si l'on tient compte du fait que « depuis la conquête d'Alger en 1830 (...), l'émigration levantine (...) vers l'Algérie est très intense » et que « la région d'Alicante échange dès le milieu du XIX^e siècle des flux importants de travailleurs et de familles et que les réseaux de relations économiques et culturelles se renforcent », il semble possible que Joseph Charles Manó ait été un « pied-noir » d'origine espagnole. (Les citations proviennent de J. D. SEMPERE SOUVANNAVONG, *Les pieds-noirs à Alicante*, in «Revue européenne des migrations internationales», 17, 3 (2001), pp. 173-198, in particolare p. 178). Dans le 19^e siècle, on trouvait aussi des Manó à Gujan-Mestras, en Gironde, pas loin de Bordeaux (voir J.-L. CHARLOT, *Dictionnaire Biographique des mariages de Gujan-Mestras de 1692 & 1900*, Gujan-Mestras, 2013).

informations convoitées, le recyclage de ces données à destination du monde savant officiel et l'utilisation habile des médias pour colporter leur propre réputation. On voit ainsi comment la rhétorique scientifique a joué un rôle central dans l'idéologie du 19^e siècle et que le réseau ou l'association de charlatans que Manó et ses confrères constituent, est plus intéressant que Mano lui-même et que les idées qu'ils feront circuler entre les Amériques et l'Europe.

Les itinéraires et les partenaires de Manó au Paraguay et en Bolivie

Les premières traces de la présence de Manó en Amérique du Sud le montrent dans la ville d'Asunción vers 1871, lorsque la guerre contre le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay venait juste de s'achever. En 1870, Asunción, capitale du Paraguay, était encore occupée par l'armée brésilienne et vivait une forte agitation en raison des ravages de la guerre. Outre les disputes entre l'Argentine et l'Empire brésilien pour le contrôle des territoires des anciennes Missions, du Chaco et de l'amont du fleuve Paraguay, la ville elle-même fut la scène de nombreux conflits politiques et vit l'arrivée de plusieurs aventuriers français cherchant à profiter de ces années de chaos. Parmi ces derniers se trouvait José Carlos (ou Joseph Charles) Manó⁷.

Jusqu'à présent, on ignore presque tout sur les dates et les moyens par lesquels lui et sa femme sont arrivés au Paraguay. Toujours est-il qu'en septembre 1871, Manó écrivait pour le journal *El Pueblo*, soutenu par Cirilo Rivarola, le président du Paraguay qui avait signé le traité mettant fin à la guerre. Manó se présentait comme un français exilé en Espagne depuis sa jeunesse, un journaliste défenseur du droit et de la liberté qui, face à la défaite française de 1870 et à la chute de Napoléon III, repartit en France pour lutter en faveur de la république. Se disant ennemi de l'absolutisme des monarchistes, il insistait sur les excès des communards et sur la tragédie des événements de la semaine sanglante⁸. Fugitif du vieux monde, il disait être parti en Amérique pour offrir aux jeunes de la ville d'Asunción des cours privés d'histoire universelle, philosophie et orthographe mais aussi pour les prémunir contre le péril incarné par les déclassés que l'Europe expulsait chaque jour de son sein : ces écrivains sans ouvrages, ces médecins sans malades, les avocats sans litiges qui, en arrivant en Amérique, devenaient des savants en copiant et en offrant comme leur un quelconque article d'almanach publié à l'étranger⁹.

En décembre 1871, après la démission forcée de Rivarola, Manó occupait déjà le poste de Secrétaire du Congrès pendant le mandat du président Jovellanos et, à partir de 1872, il devenait membre du tout nouveau *Consejo de Instrucción Pública*¹⁰. A en croire ses récits, il aurait ensuite voyagé avec sa femme en 1874 d'Asunción à Tarija (en Bolivie), en suivant le cours du fleuve Pilcomayo, un territoire contrôlé à l'époque par les Tobas et les Chiriguano, accompagnés du « Nègre de la Jamaïque Jean Guyon », de deux gauchos boliviens et d'un jeune aborigène de la tribu des Guaycuru, qui devait les suivre jusqu'au Guatemala¹¹. De retour à Asunción, ils trouvaient la ville encore plus agitée qu'au moment de leur départ. Néanmoins, il réussissait à obtenir la protection du ministre Emilio Gill, frère du président, que Manó aurait rencontré à Paris en 1865. Gill proposait à Manó de diriger *La Patria*, un journal destiné à soutenir

⁷ H. G. WARREN, *Brazil's Paraguayan Policy, 1869-1876*, in « The Americas », 28, 4 (1972), pp. 388-406 ; *Paraguay and the Triple Alliance: The Postwar Decade, 1869-1878*, Austin, The University of Texas, 1978 ; *Journalism in Asunción under the Allies and the Colorados, 1869-1904*, in « The Americas », 39, 4 (1983), pp. 483-498.

⁸ J. MANÓ, *Hermosa carta*, in « El Pueblo », le 30 septembre, 1871. On Macías and *El Pueblo*, voir WARREN, *Paraguay*, p. 94.

⁹ « De la misma manera que un cuerpo animado cualquiera echa afuera de sí los elementos excretorios, que no pueden servir a su nutrición, gente de toda especie pero siempre de mala índole, que abraza amorosamente todos los vicios en su seno (,,) que, al llegar a América se creen con el derecho a copiar y presentar como suyos cualquier de los numerosos folletos, cualquier de los innumerables artículos de almanaque que en los Estados Unidos se publican sobre inmigración ». MANÓ, *Cuestión de vida o muerte*, in « El Pueblo », le 24 septembre, 1871.

¹⁰ *Registro Oficial del Gobierno Provisorio de la República del Paraguay*, Asunción, *El Pueblo*, 1871, pp. 39 et 124 ; C. BAEZ, *Resumen de la historia del Paraguay desde la época de la conquista hasta el año 1880*, Asunción, Talleres Nacionales. 1910.

¹¹ Manó à Monsieur Dabry de Thiersant, Guatemala, le 18 novembre 1882, Carton MA-Maron, 742-763, SG, Cartes et plans, BNF. Toutes les informations mentionnées dorénavant renvoient à ce manuscrit. Le sinologue et militaire Dabry de Thiersant était le Chargé d'affaires de la France au Guatemala depuis 1878 (voir F. OBRINGER, *Dabry de Thiersant, Claude Philibert*, in F. POUILLON (ed.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, Karthala, 2012, p. 267).

la politique du gouvernement, une tâche que Manó acceptait en 1874, « mû par le fait que la politique de Gill visait la réconciliation et le progrès »¹². Alors qu'il dirigeait le journal,

Je sus que deux médecins italiens se préparaient (sic) à passer en Bolivie avec une suite assez nombreuse, en traversant les terres des indiens Chiquitos, près de 6 degrés au nord de la route que nous avons suivie le long des rives du Pilcomayo.

Il s'agissait de la dénommée Commission Scientifique Italienne, présidée par le *Commendatore* Guido Bennati, un charlatan italien qui, vers la fin des années 1860, avait entamé un voyage en Amérique du Sud avec sa famille, ses remèdes, et sa collection d'Histoire Naturelle¹³. C'est avec eux que le couple Manó voyageait en Bolivie, pour ensuite, alors que Bennati retournait en Argentine, partir vers le Nord du continent¹⁴.

La Commission Italienne, telle que cela était alors usuel parmi les dentistes, les chirurgiens et les photographes itinérants de l'époque, annonçait son arrivée dans les journaux, en faisant la promotion de ses services et des cadeaux qu'ils avaient l'intention de faire au peuple et au gouvernement du Paraguay. Parmi ceux-ci, les fragments d'un squelette de *Megatherium* découvert aux alentours d'Asunción, des restes fossiles de ce mammifère formidable qui pendant des années fut considéré comme un symbole du passé géologique sud-américain¹⁵. En janvier 1875, le Président Gill acceptait au nom du pays le cadeau offert en vue de créer le Musée National du Paraguay – un musée qui, pourtant, n'ouvrit jamais ses portes¹⁶.

Il y a lieu de croire que lorsque Bennati fit publier sa petite annonce dans le journal *La Patria*, il a eu l'occasion de rencontrer Manó, son éditeur, et de constater qu'ils partageaient des intérêts semblables. Bennati lui proposa de se joindre à son expédition à ses frais. Manó, en échange, devait se charger de rédiger les observations botaniques et géologiques. Les Bennati et les Manó naviguèrent ensemble en amont du fleuve Paraguay jusqu'au port brésilien de Corumbá, un carrefour qui ouvrait les portes du Mato Grosso et du bassin amazonien et qui, du fait de réouverture du fleuve après la guerre, était devenu

¹² Sur l'histoire de la presse au Paraguay au temps de Manó, voir B. GONZÁLEZ DE BOSIO, *Periodismo escrito paraguayo, 1845-2001: de la afición a la profesión*. Asunción, Intercontinental, 2001, in particolare p. 119.

¹³ Sur Guido Bennati, voir I. PODGORNÝ, *A Charlatan's Album: Cartes-de-visite from Bolivia, Argentina and Paraguay (1860-1880)*, in M. KOMINKO (ed.), *From Dust to Digital: Ten Years of the Endangered Archives Programme*, Cambridge Open Book Publishers 2015, pp. 417-443 ; *Charlatans and Medicine in 19th-Century Latin America*, in *Oxford Research Encyclopedia of Latin American History*, Oxford University Press, 2017, Retrieved 6 Apr. 2018, from <http://latinamericanhistory.oxfordre.com/view/10.1093/acrefore/9780199366439.001.0001/acrefore-9780199366439-e-412>. Bennati arrivait en Argentine lorsqu'on organisait la première Exposition Nationale de Produits Industriels et Naturels dans la ville de Córdoba (1871). De nombreux gouvernements provinciaux sollicitaient ses services que ce soit comme médecin, comme inspecteur d'échantillons de la nature locale ou comme représentant de la province dans l'Exposition qui se tenait à Córdoba. Très probablement, l'expérience de l'Exposition et les instructions reçues concernant ce qu'il fallait collecter et montrer, lui apprirent quelles sortes d'objets étaient les plus valorisés par les gouvernements et les hommes politiques locaux, et mirent en évidence que le rapprochement de l'industrie et de la nature s'avèrerait profitable tout le long du chemin qu'il aurait à parcourir dorénavant (voir I. PODGORNÝ, *La industria y la laboriosidad de la República. Guido Bennati y las muestras de San Luis, Mendoza y La Rioja en la Exposición Nacional de Córdoba*, in A. LLUCH, M. S. DI LISIA, *Argentina en exposición. Ferias y exhibiciones durante los siglos XIX y XX*, Madrid-Sevilla, CSIC, pp. 21-59)

¹⁴ Manó a deux versions de sa première rencontre avec Bennati : l'une est citée dans son rapport à Dabry de Thiersant ; l'autre provient d'un brouillon de conférence sans lieu ni date : « A Buenos Aires, au moment où nous allions nous diriger sur Para je rencontrai un ami de collège M. le Dr. Bidot qui faisait partie comme médecin d'une commission scientifique, envoyée je ne sais si par une Académie ou par le gouvernement Italien. Cette Commission se proposait de pénétrer en Bolivie par le haut Chaco ou terre déserte de Chiquitos, vers le 18ème degré de latitude Sud. Le hasard fit que le Président de cette Commission voyageait avec sa femme et sa fille. Mon ami de collège me fit faire la connaissance de ce président qui, ayant perdu son secrétaire de la fièvre jaune à Rio de Janeiro, me proposa de faire le voyage en compagnie de la Commission sous ses ordres. Comme le besoin que nous avions l'un de l'autre était mutuel, nous tombâmes très vite d'accord. Le Président Bennati (sic) se chargeait de tous les frais de notre voyage jusqu'à notre arrivée aux terres civilisées, je ne voulus pas m'engager au delà. En échange je m'engageai à lui donner une copie exacte de toutes les observations géologiques et botaniques que je pourrais réaliser sur mon chemin. Nous partîmes donc avec la Commission Italienne. » (Sg Carton Ma-Mars- 760 ; et Manó à Monsieur Dabry de Thiersant, Guatemala, le 18 novembre 1882)

¹⁵ Sur les images du mégathérium dans le 19^e siècle, voir M. J. S. RUDWICK, *Scenes from the deep Times. Early Pictorial representations of the Prehistoric World*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992.

¹⁶ Voir F. VIERA, *Colección legislativa de la república del Paraguay*, Asunción, Kraus, 1896, p. 84.

stratégique pour le commerce international. Pendant son séjour au Paraguay, la Commission récoltait des fossiles ainsi que des objets ethnographiques tels que des calebasses à maté, des bols, des arcs et des flèches, des restes retrouvés dans les champs de bataille, et des objets textiles fabriqués par des femmes paraguayennes¹⁷.

La Commission Scientifique Italienne et son secrétaire Manó arrivèrent en 1875 à Santa Cruz de la Sierra et se rendirent ensuite à Cochabamba, La Paz, Sucre, Potosí, Tarija. Dans chacune de ces villes Manó et Bennati eurent à répondre aux accusations des acteurs locaux qui estimaient que la Commission était une escroquerie et que ses membres étaient tous des imposteurs. Pourtant, la Commission se déplaçait librement d'une ville à l'autre et fréquentait les cercles littéraires et scientifiques de chacune d'elles, allant même jusqu'à être reçue les bras ouverts par les représentants de quelques partis politiques ou même des membres du clergé, qui soutenaient avec enthousiasme les initiatives de la Commission dans le domaine de la santé publique et de la science. La Commission montrait ses collections à Santa Cruz et organisait quelques excursions aux ruines des alentours en vue de faire étalage de l'intérêt qu'ils portaient aux manifestations de la nature et de la culture locales.

C'est de Santa Cruz de la Sierra que proviennent deux des publications de la Commission Italienne –*Relación del Viaje de la Comisión Científica Médico-Quirúrgica Italiana por el norte del Gran Chaco y el Sud de la Provincia de Chiquitos* et *El Naturalismo Positivo en la Medicina* (1875); puis à Cochabamba elle publiait le *Compendio de los trabajos ejecutados en este trayecto* et *Diplomas i documentos de honor de Europa y América que adorna el nombre del ilustre comendador Dr. Guido Bennati* (1876). Le premier et le troisième texte étaient des récits descriptifs de voyages, et le deuxième un précis groupant des idées sur les méthodes « les plus modernes » de la Médecine contemporaine. Les textes faisaient état de ce que leurs auteurs avaient rencontré le long leur itinéraire: la faune, la flore, les ressources minérales, les ruines et les natifs. De même, ils n'hésitaient pas à proposer des chemins à suivre pour améliorer la situation économique des pays qu'ils visitaient en encourageant la construction de nouvelles routes et la promotion de l'industrie et du commerce locaux. Rédigés probablement par Manó qui maîtrisait bien la langue espagnole, ces pamphlets étaient imprimés dans du papier relativement peu cher, avec une typographie très foncée, et dans les imprimeries des journaux pour lesquels Manó travaillait ou dans celles qui appartenaient aux protecteurs de la Commission.

En novembre 1876, la Commission arrivait à La Paz, après avoir achevé –annonçaient-ils dans la presse- « l'analyse scientifique du matériel recueilli lors des voyages, concernant l'Hygiène, le Climat, la Botanique, les Mines, la Géologie, la Zoologie, l'Industrie et le Commerce en Argentine, au Paraguay et dans la République Orientale. » Ils envisageaient –disaient-ils- de publier plus tard une « Histoire descriptive de la République bolivienne, semblable à d'autres publiées déjà dans les Amériques et qui, du fait de leur apparition dans la presse écrite, avaient attiré avec succès l'immigration européenne vers ces pays grâce, précisément, à ces publicistes qui avaient entrepris le travail d'en décrire les richesses naturelles ». Ce travail devait se composer d'un volume de reliure trois-quarts de plus de 400 pages. En fait, ils lançaient par la même occasion un appel à souscription et demandaient des contributions en matière de renseignements, de données et d'objets¹⁸.

À La Paz, la commission installait son bureau et son musée dans une maison située en plein cœur de la ville¹⁹. Le Musée était aussi un moyen de récolter des objets: la commission offrait de l'argent en échange de plantes, de fruits, de fossiles, d'objets pétrifiés, de meubles, de livres, d'animaux, de minéraux, d'artéfacts, et tout ce qui était rattaché d'une manière ou d'une autre à l'art, aux métiers ou à la nature de ces régions. Le Musée était donc au centre d'une entreprise qui était à la fois médicale et commerciale. Bennati soignait les gens dans les locaux mêmes de son musée, où il montrait par ailleurs des produits industriels et médicaux qu'il avait rassemblés pendant ses voyages. La nature et les pièces archéologiques n'étaient pas séparées des produits industriels: la même salle servait à la fois de salle d'exposition et d'abri

¹⁷ Ces objets seront ensuite exhibés tout au long de leur voyage sous la forme d'un musée itinérant des trois règnes de la nature américaine qui, plus tard à Buenos Aires, Bennati présentait comme *Museo Científico Sud-Americano de Arqueología, Antropología, Paleontología y en general de todo lo concerniente a los tres reinos de la naturaleza*, (Buenos Aires, La Famiglia Italiana, 1883).

¹⁸ *Historia descriptiva de Bolivia*, in «La Reforma», le 15 novembre 1876.

¹⁹ *Museo*, in «La Reforma», le 16 décembre 1876.

discret pour soigner la souffrance humaine. Le musée attirait ainsi non seulement des patients potentiels pour le cabinet médical mais également des objets et des livres qui seraient vendus à leur tour pour financer les prochains voyages et lui permettre d'aller à la rencontre de nouveaux clients. En novembre 1876, le journal *La Reforma* de La Paz publiait un compte rendu de l'expédition de quatre mois que la Commission fit au lac Titicaca et aux ruines de Tiahuanaco, où ils présentaient les résultats de leurs explorations comme mettant en évidence que les observations craniologiques et archéologiques prouvaient que « Tiahuanaco avait été le berceau et le centre de la civilisation américaine, qui avait rayonné depuis les rives du lac jusque dans tout le continent »²⁰.

À La Paz, Manó se brouillait avec Bennati et se remettait au journalisme. En mars 1877, il s'associait avec Eloy Perillán y Buxó, un anarchiste anti-monarchiste espagnol, directeur du journal *El Inca* qui avait quitté l'Espagne en 1874, forcé de partir en exil en raison de ses écrits provocateurs. Depuis ce moment-là, il voyageait à l'intérieur de l'Amérique du Sud – lui aussi en compagnie de sa femme²¹. Perillán y Buxó – tout comme Bennati et Manó – exploitait les goûts, les impostures et les habitudes de consommation de la petite bourgeoisie, aussi bien en Europe que dans les Amériques. Conscient de l'importance attachée aux titres académiques, aux collections et à la rhétorique scientifique, ils cherchaient à combler ce type d'attentes.

Les vues de Tiahuanaco

Toujours à La Paz, Manó et Perillán y Buxó fondaient ensemble l'hebdomadaire *El Ferrocarril* (Le chemin de fer)²², un nom symbole de la vitesse et du progrès, du pouvoir de la science et de la technologie, ces sujets si chers aux discours de modernisation des nations américaines. En mars 1877, ils annonçaient que *El Ferrocarril* était en quête de pièces archéologiques qui les publieraient dans *La Ilustración Española y Americana*, un hebdomadaire pittoresque de Madrid²³. Ayant offert de l'argent contre les envois, ils obtenaient « des momies, des pièces de céramique incas, des médailles, des flèches, des photos de ruines et de types indiens, et des idoles »²⁴. Le 22 novembre 1877, *La Ilustración*, publiait en effet sous le titre de « Souvenirs de la Bolivie », des gravures avec cinq paysages singuliers de la République Bolivienne, élaborés à partir de photos « envoyées par un vieux correspondant de notre revue ». Expédiées par « M. P. y B. » (Monsieur Perillán y Buxó), elles offraient des vues des ruines de Tiahuanaco. Le nom du photographe était inconnu. (Fig. 1)

En revanche, Perillán y Buxó remerciait « un photographe » dans la presse bolivienne pour le don de photos qu'il avait faites. C'était, sans doute, Georges von Grumbkow, « ingénieur allemand du gouvernement bolivien », l'auteur des photos publiées à Madrid et aussi, douze ans plus tard, dans l'ouvrage -aujourd'hui emblématique- d'Alphons Stübel et Max Uhle, *Die Ruinenstätte von Tiahuanaco im Hochlande des alten Peru: eine kulturgeschichtliche Studie* (Leipzig, 1892)²⁵. (Fig. 2) Cela veut dire que les photos prises à Tiahuanaco quelques mois auparavant – la première couverture photographique du site, pour utiliser les mots de Pascal Riviale et Christopher Galinon – furent livrées au public grâce à ce réseau de

²⁰ *La Comisión Italiana, Escursion a Tiaguanaco y al lago Titicaca*, in «La Reforma», Novembre 1876.

²¹ L. MONGUIO, *Una desconocida novela hispano-peruana sobre la Guerra del Pacífico*, in «Revista Hispánica Moderna», 35, 3 (1969), pp. 248-54 ; P. GOMEZ APARICIO, *Historia del periodismo español. De la Revolución de Septiembre al desastre colonial*, Madrid, Editora Nacional, 1971.

²² G. TORRICO LANDA, C. KOLKICHUIMA P'ANKARA, *La imprenta y el periodismo en Bolivia*. La Paz, Fondo Editorial de los Diputados, 2004.

²³ *Museo Boliviano*, in «El Ferrocarril», le 7 Mars 1877. Voir I. PODGORNÝ, *Coleccionistas de Arena. La Comisión Médico Quirúrgica Italiana en el altiplano boliviano, 1875-1877*, in «Antípoda», 11 (2010), pp. 165-188 ; *Los viajes en Bolivia de la Comisión Médico-Científico Quirúrgica Italiana*. Santa Cruz de la Sierra, Fundación Nova, 2011. Sur la diffusion européenne et américaine de *La Ilustración Española y Americana*, voir M. MÁRQUEZ, *D. Abelardo de Carlos y "La Ilustración Española y Americana"*, « Ámbitos », 13-14 (2005), pp. 185-209.

²⁴ *Museo Boliviano*, in «El Ferrocarril», le 14 Mars 1877.

²⁵ Comme remarquent RIVIALE, GALINON, *Une vie dans les Andes*, p. 95, « cet ouvrage est généralement considéré comme la première étude véritablement scientifique de ce site archéologique ». Ces photos se trouvent aujourd'hui dans plusieurs archives du Pérou et dans la collection Alphons Stübel de Leipzig ; voir N. MAJLUF, *Registros del territorio: las primeras décadas de la fotografía: 1860 – 1880*, Lima, Museo de Arte de Lima, 1997 et le catalogue du Leibniz-Institut für Länderkunde, Leipzig, <https://www.ifl-leipzig.de/de/archiv/bildarchiv/fotosammlung.html>

journalistes et exilés qui se déplaçaient en Amérique du Sud en offrant leurs services et en forgeant des alliances - parfois brèves, parfois fertiles - avec les éditeurs et les élites modernistes et littéraires des deux mondes²⁶.

Ces photos/gravures décrivent tout aussi bien une histoire de la production, la circulation et la réutilisation des images que la concurrence entre explorateurs et voyageurs européens dont les itinéraires se croisaient au même rythme que les accusations réciproques d'escroquerie et de malhonnêteté. Dans le cas des voyages de la Commission italienne et de son secrétaire Manó, on sait qu'ils ont rencontré Théodore Ber, un voyageur français qui parcourait le Tiahuanaco, fin novembre 1876 lors d'une excursion au lac de Titicaca²⁷. Ber, de sa part, a laissé des traces dans son journal de l'impression que la Commission lui a faite: « Il nous était arrivé à La Paz depuis quelques jours trois voyageurs formant à eux trois une société de savants italiens envoyés par leur gouvernement. Ces messieurs venaient de La Plata, passant par Santa Cruz. De ces trois personnages, deux Italiens et un Algérien, se disant français, avocat, M. Mano²⁸. Le président de la commission savante est le docteur Benate, un célèbre docteur en médecine qui n'a qu'un malheur c'est de ne savoir ni lire ni écrire, ce qui ne l'empêche pas d'être un habile arracheur de dents et un habile coquin comme je n'en ai encore jamais encore vu. Il a su poser ici d'une façon surprenante, jusqu'à devenir l'ami du Président de la République qui, malgré le corps médical de la ville, a nommé le charlatan italien Directeur des hôpitaux et médecin de son Excellence. M. Mano, la partie lettrée de la société, écrit bien l'espagnol et fait de son directeur un panégyrique ébouriffant²⁹».

En effet, il s'agissait bien de Ber - qui voyageait pour le compte du prospère contrefacteur et constructeur de chemins de fer américain Henry Meiggs habitant à Lima³⁰ - qui avait embauché à La Paz von Grumbkow, qui, de sa part, quelques mois plus tard accompagnait l'explorateur franco-autrichien Charles Wiener dans son ascension d'un des pics de l'Illimani, un des plus hauts sommets de la Bolivie. La concurrence entre Ber et Wiener est très connue dans la littérature sur l'exploration archéologique des Andes, une concurrence qui se manifestait par la diffamation réciproque et un nombre de gestes visant à nier l'existence de l'autre³¹.

C'est ainsi que, lors de l'exposition de sciences anthropologiques de Paris de 1878, Wiener

²⁶ Le géologue allemand Stübel et son compagnon W. Reiss se retenaient d'envoyer leurs lettres et leurs observations écrites sur le terrain à la presse quotidienne et aux hebdomadaires illustrés: pour eux, avant publier, il fallait réfléchir sur les matériaux, prendre de la distance. Ils percevaient la publication immédiate de ces observations comme de la publicité, un geste propre aux déclassés dont Manó parlait à Asunción, voir M. STÜTTGEN, *Zum Leben und Werk von Alphons Stübel und Wilhelm Reiss*, in *Spurensuche - Zwei Erdwissenschaftler im Südamerika des 19. Jahrhunderts*, M. STÜTTGEN, A. BROCKMANN (eds.), (Kreis Unna Kulturamt, 1994), p. 18.

²⁷ "Un Français, Mr. Berth qui, à mon arrivée à Tiahuanacu, venait de pratiquer quelques fouilles sur ces ruines pour le compte de Mr. Meigg, riche capitaliste yankee établi à Lima, se trouvait alors sur les lieux. Disposant de moyens de transport, ce monsieur a acheté cette pierre (une belle dalle) pour une bagatelle au Conseil Municipal de la moderne Tiaguanaco et l'envoya à Lima. Cette curieuse sculpture au bout d'une haute importance pour les ethnologistes doit probablement se trouver aujourd'hui dans quelque musée de l'Amérique du Nord [...] Privé de tout moyen de transport et ne disposant que de ressources bien exigües, j'enfouis de nouveau cette dalle sois trois pieds de terre, non sans l'avoir dessinée tant bien que mal, et je me promis de la découvrir et de l'envoyer dans mon pays lorsque des circonstances plus heureuses me permettraient de le faire", Manó à Dabry de Thiersant, cit.

²⁸ Le deuxième italien, il s'agissait de Vicente Logatto, voir PODGORNÝ, *Los viajes en Bolivia*.

²⁹ In RIVIALE, GALINON, *Une vie dans les Andes*, p. 145.

³⁰ Meiggs, qui habitait à Lima « in a house built on the top of a mausoleum, erected by the Incas », était « for many years the actual although not the titular, dictator of Perú » Comme Ch. Flint disait. Meiggs, « planned to give all the potential revolutionists jobs (He) gave everybody something to do and some money for doing it. Selon Flint, « in 1876 Meigg's power was gradually waning, but he continued to impress everyone as a superman », voir C. R. FLINT, *Memories of an active life; men, and ships, and sealing wax*, New York & London, Putnam's sons, 1923, in particolare pp. 53-58. Sur Ber, voir RIVIALE, GALINON, *Une vie dans les Andes*.

³¹ Voir G. KRAUSKPF, *Tres Viajeros europeos precientíficos en Bolivia del siglo XIX: Falb, Wiener y Ber*, La Paz, Instituto de arqueología boliviana, Universidad San Francisco de Asís, 2002; P. RIVIALE, (Introduction), *Charles Wiener. Voyage au Pérou et en Bolivie (1875-1877)*, Paris, Ginkgo, 2010 ; M. MOSCHIK, *Wien-Paris-La Paz : Charles Wiener in Peru und Bolivien*, in M. MOSCHIK, S. WEBER-UNGER (eds.), *Reisen, so sagt man, ist eine Wissenschaft*, Vienne, Wissenschaftliches Kabinett, 2012., Manó dans son rapport à Dabry, prétendait avoir été le premier aussi bien à avoir traversé la plaine de Chiquitos (« une région qui n'avait jamais été visitée par aucun naturaliste ») qu'à avoir déchiffré les secrets de Tiahuanaco. Les annotations mises en marge (-à Paris ?) sur le manuscrit remarquent : « c'est une erreur. D'Orbigny a étudié entièrement toute la province de Chiquitos ».

présentait sous son nom les photographies de Tiahuanaco commandées par Ber à Grumbkow et qu'il avait achetées à La Paz en 1877³². Deux ans plus tard, quand Wiener publiait à Paris son ouvrage *Pérou et Bolivie. Récit de voyage suivi d'études archéologiques et ethnographiques et de notes sur l'écriture et les langues des populations indiennes* (1880), le chapitre sur les ruines fut illustré par des gravures réalisées d'après les photographies de von Grumbkow mais signées par les dessinateurs et lithographes français Dieudonné Lancelot et Pierre Vignal, illustrateurs de la revue pittoresque française *Le Tour du Monde*. L'intervention des dessinateurs—sans doute sous les instructions de Wiener—effaçait presque toutes les figures humaines présentes dans les photos et dans les clichés publiés dans *La Ilustración Española*. Autrement dit, Wiener fit disparaître aussi bien le nom du photographe que les figures de Ber et de tous ses compagnons. Cela illustre bien les manœuvres qui étaient d'usage chez ces personnages : ils font étalage d'objectivité avec la mention « d'après photographie », en cachant les conflits brutaux qui les affrontaient les uns les autres.³³ (Fig. 3)

Compte tenu du peu d'estime dans laquelle Ber tenait les membres de la commission italienne, il semble douteux qu'il leur ait offert lui-même des tirages de ces clichés. Par contre, il semble plus probable que von Grumbkow ait vendu les photos à tous ceux qui voulaient les acheter, entre autres à Bennati, Manó, Perillán y Buxó, Stübel et Wiener, tous présents à La Paz et aux ruines de Tiahuanaco entre 1876 et 1877³⁴. De cette manière, ces images révèlent l'existence d'un réseau qui, d'un côté, profitait de l'intérêt pittoresque et commercial que suscitaient les antiquités précolombiennes, et de l'autre, du vide qui se dressait autour du champ de l'archéologie andine qui offrait à qui savait s'en servir la possibilité de se couvrir de gloire et de reconnaissance et par la même occasion d'obtenir un emploi³⁵.

La Commission Scientifique Colombienne et les explorations minières en Amérique centrale

Alors que Bennati, en route vers le Sud, embauchait de nouveaux secrétaires pour sa Commission, Manó allait participer - cette fois-ci comme archéologue, géologue et directeur - à deux nouvelles commissions scientifiques organisées par les gouvernements, l'une en Colombie et l'autre au Guatemala. En Colombie, a eu lieu à Pasto, dans le département de Nariño³⁶. En Août 1880 Manó se trouvait à Cali, la capitale du département du Cauca, où il écrivait pour le journal *El Ferrocarril* sur des sujets tels que l'éducation et l'ethnologie des Amériques, des articles qu'il publierait par la suite dans les *Anales de la Instrucción Pública*³⁷. Depuis la ville de Cali, Manó envoyait une lettre à Juan Montalvo, l'écrivain équatorien aux idées libérales, à propos de la méchanceté d'Ignacio Veintimilla, le président autoproclamé de l'Equateur—que Montalvo détestait-, ainsi que sur la dispute que ceux-ci avaient eue à propos du chemin de fer de Yaguachi dans la province du Guayas³⁸. De Cali également, il envoyait une lettre au sujet des richesses naturelles de l'Amérique Centrale à l'intention du *Courrier des États-Unis*, un journal français publié à New York qui se lisait aussi bien dans les Amériques qu'en Europe. De la même manière, les hommes politiques et les journalistes de Cali introduisaient Manó au sein des cercles intellectuels de Bogota, une ville dans laquelle on se mit à le présenter comme un naturaliste français en voyage

³² RIVIALE, GALINON, *Une vie dans les Andes*, p. 96.

³³ Sur la prétention d'objectivité et sur la « substance photographique » des gravures, voir T. GERVAIS, *D'après photographie*, in «Études photographiques», 13 (2003), <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/347>, consulté le 01 avril 2018.

³⁴ En 1883, Bennati exposait ces photos à Buenos Aires dans son musée d'histoire naturelle, voir I. PODGORNÝ, *A charlatan's album*. Stübel, qui tenait Ber pour un « destructeur d'antiquités », achetait et aussi utilisait les photos prises à sa charge, voir RIVIALE, GALINON, *Une vie dans les Andes*, p. 95.

³⁵ Voir la discussion sur ce sujet dans RIVIALE, GALINON, *Une vie dans les Andes*, p. 91-2.

³⁶ ORTIZ., *Viaje de Estudio*.

³⁷ Dans *El ferrocarril de Cali* Manó a publié *La enseñanza en Cali*, le 6 Août 1880, *Cartas*, le 3 Septembre 1880; *Etnología Americana*, le 24 Septembre 1880; *Apuntes de Etnología Americana*, le 5 Novembre 1880; *Continuación de los apuntes de Etnología Americana*, le 19 Novembre 1880; *Justicia*, le 24 Décembre 1880; *El jesuita Juan de Velasco*, le 28 Janvier, le 4 et le 11 Février 1881; voir aussi J. C. MANÓ, *Del lago Titicaca a Bogotá. Apuntes de Etnología Prehistórica*, «Anales de Instrucción Pública», 3 (1881), pp. 12-17 ; 35-42; 117-125; 268-275.

³⁸ Les commentaires de Manó sur les *Catilinarias* de Montalvo accompagnèrent chaque nouvelle édition de cet ouvrage. Manó y comparait Montalvo à Jean de La Bruyère, le moraliste français du XVIIIe siècle. Voir AGRAMONTE, *Montalvo en su epistolario*.

d'exploration³⁹. Et lorsque le sénateur libéral Narciso González Lineros, docteur en médecine, directeur du journal *La Reforma* de Bogota et expert en éducation, proposait l'organisation d'une Commission Scientifique Colombienne destinée à explorer les ressources naturelles du pays, le nom de Manó fut suggéré pour être chargé de cette mission à titre de naturaliste.

La loi 59, sanctionnée le 11 juin 1881, ordonnait la création d'une commission permanente consacrée aux études des trois règnes de la nature dans l'ensemble du territoire de la république, des études qui comprenaient la botanique, la géologie, la minéralogie, la zoologie, la géographie et l'archéologie⁴⁰. Selon la loi, la commission devait être dirigée par un homme qui aurait à surveiller l'ensemble du travail. Aux côtés du directeur, il y aurait deux naturalistes professionnels colombiens, un dessinateur, un secrétaire chargé de l'édition et six étudiants de l'École de Sciences Naturelles de l'Université Nationale qui seraient choisis par le gouvernement.

La commission devait rassembler deux collections identiques ; l'une devant être expédiée à l'Exposition qui allait se tenir à New York en 1883⁴¹; la deuxième devant être conçue pour une salle qui serait inaugurée à Bogotá. Ainsi, les naturalistes devaient récolter et classer toutes les plantes, les pierres, les minéraux, les objets en pierre, en céramique ou dans n'importe quel autre matériau, qui pourraient contribuer aux progrès des sciences naturelles et à éclairer des problèmes ethnologiques liés à l'histoire universelle et en particulier à celle de la Colombie. Ces collections devaient être rassemblées sous le regard attentif du directeur. De son côté, le dessinateur était chargé de reproduire chaque objet et de garder un registre minutieux de chacun dans un inventaire dont il serait le responsable, et cela jusqu'au moment où les pièces seraient remises au gouvernement ; le secrétaire, quant à lui, devait prendre note des observations, des événements, et de « tout ce qui s'avérait essentiel pour la civilisation et le pays ». Les comptes rendus de la Commission ne devaient rien négliger de ce qui était observé tout au long du trajet : aussi bien les aborigènes que les ruines, les fleuves et les arbres, les objets, les dessins, les plantes et les objets archéologiques, le tout devant être signalé et envoyé tous les mois au Gouvernement National et au Musée de la Colombie. Pour la direction de la mission, le Congrès présentait la candidature de Manó, « un géologue éminent, un homme avec le cerveau d'un sage et le cœur d'un philanthrope⁴² ». L'écrivain Jorge Isaacs fut embauché comme secrétaire. Les cercles littéraires applaudiraient ce choix : son talent poétique et descriptif tout comme l'amour qu'il portait à la nature allaient certainement produire des pages aussi belles que celles de *Maria*, son célèbre roman⁴³.

La Commission se dirigeait tout d'abord vers le fleuve Magdalena, soumis à des travaux de canalisation⁴⁴. Les rapports, signés par Isaacs ou par Manó étaient régulièrement publiés dans les *Anales de la Instrucción Pública*⁴⁵. D'après les instructions que fixait la loi 59, ils devaient être publiés tous les mois, entre février et juillet 1882. Isaacs et Manó se disputaient assez vite et s'embarquaient séparément dans l'expédition scientifique si soigneusement planifiée⁴⁶. En fait, Isaacs travaillait d'une manière assez proche de celle de Manó : tous deux combinaient le voyage avec la réécriture de textes qui existaient déjà –comme les ouvrages sur la Commission Chorographique dirigée par Agustín Codazzi (1850-9)⁴⁷ - avec quelques faits tirés de témoignages de gens rencontrés sur place. Alors qu'Isaacs était célébré pour sa prose, les

³⁹ «Bulletin de la Société Belge de Géographie», 5 (1881), p. 576 et A. PAÉZ, *Conversaciones semanales. Una poetisa y un sabio*, in «La Pluma. Periódico Literario de Bogotá», 53 (1881), pp. 33-34.

⁴⁰ http://www.unesco.org/culture/natlaws/media/pdf/colombia/colombia_lev_59_11_06_1881_spa_orof.pdf

Page consultée le 10 janvier 2011.

⁴¹ Il est référencé probablement à l'Exposition Américaine de Boston de Produits, d'Arts et de Manufactures des Nations Etrangères..

⁴² PAÉZ, *Conversaciones semanales*.

⁴³ A. PAÉZ, *Comisión Científica Colombiana*, «La Pluma. Periódico Literario de Bogotá», 55 (1881), p. 54.

⁴⁴ Voir *Anales de la Canalización del Magdalena*, 1882, Bogotá.

⁴⁵ J. ISAACS, *Las hulleras de Aracayaca*, «Anales de la Instrucción Pública en los Estados Unidos de Colombia» (*AIP*) 4, 17 (1882), pp. 363-368 ; J. C. MANÓ, *Yacimientos hulleros de las Provincias de Padilla, santa Marta y a Goagiras (Estado del Magdalena)*, «AIP» 4, 18 (1882), pp. 4-12 ; *Comisión Científica Colombiana. Estudio de los tres reinos en el territorio de la República. Segundo Informe Oficial*, «AIP», 4, 19 (1882), pp. 85-111; 415-444.

⁴⁶ C. DOMINGUEZ, *Préface*, in JORGE ISAACS, *Obras Completas: Estudio sobre las tribus indígenas del Estado del Magdalena. Exploraciones*, Bogotá, Universidad Externado de Colombia, 2005.

⁴⁷ C. I. BOTERO, *El redescubrimiento del pasado prehispánico de Colombia. Viajeros, arqueólogos y coleccionistas, 1820-1945*, Bogotá, Universidad de los Andes, 2006, p. 82.

comptes rendus élaborés par Manó sur le charbon, les ressources minières et botaniques furent évalués, à la fin de l'année 1882, par la Société de Médecine et des Sciences Naturelles de Bogota qui les jugeait décevants. Ces remarques furent diffusées l'année suivante dans la *Revista Médica*, où l'on signalait que les observations de Manó ne pouvaient pas être prises au sérieux, ses rapports n'ajoutant pas grand-chose à ce qui avait déjà été dit car il semblait se contenter de reprendre et de résumer ce que d'autres avaient écrit avant lui. Un vocabulaire confus, prétentieux qui voulait cacher le manque de connaissances techniques, l'ignorance totale sur les sciences que Manó avait dit maîtriser⁴⁸. Manó, disait-on, était plus un voyageur qu'un naturaliste: le gouvernement et la Nation avaient été les victimes de « décisions insensées⁴⁹ ». L'évaluation de la *Revista Médica* montrait que Manó, finalement, n'était qu'un des déclassés dont il voulait prévenir le peuple du Paraguay en 1871⁵⁰.

Au moment où le rapport était évalué à Bogotá, Manó entreprenait un autre voyage, cette fois-ci au Guatemala, où le Gouvernement l'embauchait comme géologue avec la tâche de relever les gisements, d'analyser et classer les échantillons obtenus et de former des assistants dans le domaine de la géologie pratique. Il publiait très vite trois comptes rendus de ces expéditions, mais son contrat fut annulé après quelques mois seulement⁵¹. Apparemment, le gouvernement avait été déçu par l'absence de résultats novateurs, notamment dans la région de Huehuetenango qui nourrissait beaucoup d'espoirs⁵². Entretemps, Manó avait été accepté comme membre de la Société de Géographie de Paris, à laquelle il envoyait quelques observations et quelques échantillons. Quand il s'embarquait avec sa femme dans le voyage où il trouverait la mort, il venait de travailler pendant quelque temps au service d'ingénieurs français installés au Panama.

Ce cas révèle, de manière assez précise, d'où et par quels mécanismes surgissaient les lois et les initiatives concernant l'étude de la nature et des objets archéologiques qui se multipliaient à l'époque un peu partout en Amérique du Sud. La loi 59 était à l'origine une proposition qui semblait être planifiée dans ses plus petits détails et où la volonté de contrôler les objets, les inventaires et même les dessins était évidente. Les scientifiques font figure de simples employés d'un Etat qui fixe les règles des comptes rendus, et qui indique ce qu'il faut observer et comment, à qui s'adressent les observations savantes et pour quel public doivent être conçues les collections. Cependant, il était difficile de distinguer un écrivain, un journaliste ou un voyageur d'un expert en géologie ou en archéologie. La désignation d'experts scientifiques dépendait en grande mesure de groupes de pression, émanant de réseaux ou de cercles, souvent littéraires. Le cas de Manó montre jusqu'à quel point ces cercles étaient sensibles aux influences extérieures. Loin de contrôler ce qui se passait à l'intérieur du territoire, les actions promues au nom de la science introduisaient encore plus de doutes dans le territoire soi-disant neutre de la nature. En dévoilant les liens nombreux avec la politique, ce cas met en évidence que les luttes pour le pouvoir,

⁴⁸ Les sujets les plus contestés sont : a) le manque de précision dans l'utilisation des vocabulaires chimique, géologique et botanique, lesquels –vers la fin du 19 siècle, étaient assez standardisés ; b) la manque d'expertise en ce qui concerne l'analyse chimique-minéralogique comme l'évaluation professionnelle sur les investissements nécessaires pour l'exploitation des mines.

⁴⁹ *Informe del Secretario de la Sociedad de Medicina y Ciencias Naturales de Bogotá, leído en la sesión solemne anual que celebró esta corporación el día 27 de febrero de 1884*, «Papel Periódico Ilustrado», 62, 3 (1884), pp. 224. Voir aussi D. OBREGÓN, *El sentimiento de Nación en la Literatura Médica y Naturalista de Finales del Siglo XIX en Colombia*, «Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura», 16-17 (1990), pp. 141-161.

⁵⁰ « Creíamos cuando principiamos el examen de estos trabajos que ellos serían estudios serios, dignos del concepto que se tenía de su autor y de las altas miras del Gobierno bajo cuyos auspicios se orijinaron ; pero nos bastó la lectura de las primeras páginas para convencernos de todo lo contrario, y la lectura cuidadosa que continuamos hasta el fin, no hizo sino afirmarnos más en nuestra primera impresión », *Informe sobre los trabajos del Señor Manó, presentado por la Comisión a la Sociedad de Medicina y Ciencias Naturales, Bogotá, diciembre 10 de 1882*, «Revista Médica», 7, 79 (1882), pp. 289-290.

⁵¹ J. C. MANÓ, *Cuenca geológica y mineralógica del departamento de Huehuetenango, Primer informe presentado a la Secretaria de Fomento por José Carlos Manó, comisionado por el Supremo Gobierno de Guatemala*, Guatemala, El Progreso, 1883 ; *Cuencas geológicas y mineralógicas de los departamentos del Quiché, Baja Verapaz y sud de la Alta Verapaz*, Guatemala, El Progreso, 1883 ; *Salinas de Magdalena*, Guatemala, El Progreso, 1883. Ces rapports ont été repris par la Sociedad de Geografía e Historia du Guatemala en 1940.

⁵² D. MCCREERY, *Development and the State Reforma Guatemala 1871-1885*, Ohio University Press, Center for International Studies, 1983.

les réseaux d'influences et les faveurs personnelles entraient en ligne de compte dans le territoire des sciences. Nous sommes d'accord avec les historiens colombiens lorsqu'ils assurent qu'il y avait une communauté scientifique capable de juger les résultats des voyages de Manó, et de conclure qu'il s'agissait d'une imposture. Cependant, alors que l'inexactitude des rapports miniers, chimiques et botaniques était démontrée, personne ne disait mot sur les écrits de Manó à propos de l'origine des races et des ruines archéologiques américaines, un sujet aussi cher au médecin et scientifique colombien Liborio Zerda, l'auteur du procès-verbal contre Manó, qui était également professeur de chimie, de physique et de minéralogie mais aussi archéologue et savant Muisca⁵³. Il faut donc se demander pourquoi le contenu des essais anthropologiques de Manó, si pleins de subterfuges et d'impropriétés techniques (comme c'est le cas de ses appréciations botaniques), a pu jouer le rôle de carte de visite pour obtenir la direction de la Commission scientifique colombienne.

Joseph Charles Manó et les races américaines

En arrivant à Asunción, Manó s'est tourné vers l'enseignement et le journalisme, et a manifesté le désir d'une vie sédentaire et même de finir ses jours au Paraguay⁵⁴. Il est difficile de juger ces propos sincères : nous sommes devant quelqu'un qui savait bien que les « déclassés » gagnaient à exercer la pratique du « beau mentir qui vient de loin ». Il est envisageable que le voyage en Bolivie avec Bennati, les rencontres avec Ber et Perillán y Buxó et la lecture de la presse, lui aient montré que l'archéologie et l'anthropologie précolombiennes constituaient un champ d'action vacante et encore peu professionnalisé. En plus, il s'agissait d'un domaine fort à la mode dans les cercles scientifiques-littéraires et politiques, où on discutait en termes pseudo-darwinistes les origines et migrations des peuples américains, la différence entre des peuples quichuas et aymaras, l'antiquité des ruines et les hypothèses sur le progrès opposé la décadence des races et sur l'avenir des indiens sauvages.

En Colombie, en effet, Manó disait vouloir constater certaines particularités philologiques relatives aux « contre-courants ethniques (Caraïbes ou Guaranis) qui peuplaient une partie du littoral oriental de l'Amérique centrale, les Antilles orientales et toute la côte atlantique de l'Amérique du Sud jusqu'aux rives du magnifique estuaire de la Plata »⁵⁵. Manó trouvait « les ressemblances les plus frappantes et les plus indéniables » entre « l'art rudimentaire des sculptures barbares de Tiahuanacu et celui plus avancé et plus correct qui a permis de sculpter les bas-reliefs de l'Amérique Centrale et de Mexico et les murailles de Palenque, que je ne connais que par les dessins ou les descriptions de Dupaix, de Brasseur et de Stephens. » Manó croyait qu'il y avait un courant de population américaine qui, contrairement aux idées en vogue, avait avancé et « évolué » du sud vers le nord du continent américain.

A Tiahuanaco, à l'intérieur d'une tombe ouverte lors d'une excavation de Ber, Manó et ses compagnons remarquaient l'existence simultanée, dans chacune de ces mêmes tombes collectives, de deux types humains : « Quelques têtes, le plus grand nombre, présentaient une organisation réellement supérieure, qui ressemblait aux crânes pré-aztèques qui ont été décrits par quelques auteurs (...) Quant aux crânes de la race inférieure, qui étaient fort probablement les esclaves des autres, j'y trouvais la même convexité du front et surtout le même développement bestial de la mâchoire qui dut donner à ces figures humaines un angle facial à peine supérieur à celui des plus haut représentants de la famille simienne »⁵⁶. Manó va décrire cette race comme de type « legotrix à crâne pyramidal⁵⁷ », un terme inconnu dans la littérature anthropologique mais qui faisait probablement référence aux lagothriches, un genre de singes laineux sud-américains. Et pour justifier le manque, il remarquait : « Malgré toutes mes précautions, ces crânes tombaient presque toujours en poussière quelques moments après leur exposition à l'air libre ».

Etant donné que Manó écrivait ces lignes lorsqu'il était déjà en Colombie, il est difficile à dire de

⁵³ Sur Zerda comme archéologue, voir BOTERO, *El redescubrimiento*, pp. 85-87.

⁵⁴ Il parlait du Paraguay, comme de cette « hospitalaria tierra que me concedió asilo y en la cual cuento concluir en paz, si la Divina Providencia no dispone otra cosa, una existencia de agudos dolores, de amargos desengaños », *Hermosa Carta*, cit.

⁵⁵ *Correspondance: J. Charles Manó, Panama, le 27 mai 1884*, «Revue d'Ethnographie», 3 (1885), pp. 362-3.

⁵⁶ Manó à Dabry de Thiersant, cit.

⁵⁷ Manó au Secrétaire Général de la Société de Géographie, Panama, le 1er décembre 1884, BNF, IFN-8452968.

quel moment exact il avait fait ces observations. En fait, ces hypothèses sur la succession voire la cohabitation de plusieurs « races » d'origine distincte, à Tiahuanaco ou ailleurs dans les Andes, étaient courantes en Europe et en Amérique. C'était d'ailleurs l'une des questions clés des instructions pour le Pérou publiées par la Société d'Anthropologie de Paris en 1861⁵⁸. En 1878, Paul Broca étudiait trois crânes envoyés à l'École d'Anthropologie de Paris par Théodore Ber, qui montraient deux sortes de déformations artificielles. Broca les classait comme appartenant à deux types humains différents.⁵⁹ Et pourtant, les articles publiés dans les journaux boliviens démontrent que déjà avant, en 1876, la Commission Italienne faisait circuler ce type d'idées, présentes également dans l'ouvrage de l'historien argentin Bartolomé Mitre *Las ruinas de Tiabuanaco* (1879).

Manó était convaincu que « l'exode parti de l'embouchure de la petite rivière Ramos au NO du lac Titicaca (15° 20' de latitude sud) s'était dirigé vers le plan incliné d'Arequipa, en traversant le haut plateau de Vilcacocha, où j'ai été assez heureux pour étudier, hors de tout chemin tracé, une station assez importante, à près de 4000 mètres au dessus du niveau de la mer et par une température sibérienne ». Manó trouvait sur ces lieux des monuments semblables : les mêmes représentations d'animaux fantastiques et de tombeaux communs aux deux races qu'il avait identifiées, ce que lui permettait de suivre « les traces de l'exode d'une race autochtone américaine à long nez qui, partie des bords du lac de Titicaca, est allée se faire décimer dans l'Amérique Centrale par d'autres fourmilières humaines au type mongol, venues du Nord (Ouest?)⁶⁰ ». L'observation des traces de cet exode devenait, disait-il, « le but de sa vie ».

Tandis que les déplacements de Manó et Bennati s'expliquent le plus souvent par les conflits qu'ils rencontraient et les revers politiques de leur entourage, leurs départs furtifs et accélérés sont justifiés autrement : comme étant le résultat d'un plan préconçu en vue d'examiner les richesses naturelles des lieux qu'ils visitaient. Manó est même allé jusqu'à dire que son plan de route avait été imaginé à partir de l'exode de la civilisation américaine du Sud vers le Nord, depuis la Bolivie jusqu'à Palenque, au Chiapas, afin de voir de ses propres yeux les images publiées dans les travaux de Dupaix, Brasseur de Beaubourg, et Stephens, les célèbres auteurs des ouvrages cités par tous ceux qui souhaitaient étudier l'histoire des civilisations américaines⁶¹. Si en Colombie, Manó prenait le risque de rédiger des écrits sur la minéralogie, la chimie et la géologie, des disciplines qui –comme l'exprimaient les colombiens - avaient déjà une tradition fort définie, pourquoi n'aurait-il pas prétendu maîtriser la langue de l'anthropologie américaniste, croisée par les idées les plus extravagantes?

Remarques finales

Sans doute, Manó était-il un homme qui avait le talent de plaire à ses interlocuteurs et qui avait réussi à leur dire ce qu'ils désiraient entendre. Grâce à ce flair qui lui permettait d'être à la hauteur des

⁵⁸ Voir P. RIVIALE, *Las primeras instrucciones científicas francesas para el estudio del Perú prehispanico (siglos XVIII y XIX)*, «Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines», 29, 1 (2000), pp. 29-61. Je remercie Pascal Riviale pour cette indication,

⁵⁹ P. BROCA, *Sur des crânes et des objets d'industrie provenant des fouilles de M. Ber à Tiahuanaco (Pérou)*, « Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris », 3, 1 (1878), pp. 230-235. Sur Ber, voir P. RIVIALE, *Los viajeros franceses en busca del Perú Antiguo, 1821-1914*, Lima, IFEA, 2000 et RIVIALE, GALINON, *Une vie dans les Andes*.

⁶⁰ Le « long nez » était un caractère donné par Alcide d'Orbigny aux Quichuas du Pérou et aux « mexicains » : « Un type tout à fait distinct, qui ne se rapproche que des peuples mexicains. Leur tête est oblongue d'avant en arrière (...) Le crâne est souvent volumineux, et annonce un assez grand développement du cerveau. Leur face est généralement large ; et, sans être arrondie, son ellipse approche beaucoup plus du cercle que de l'ovale. Leur nez, remarquable, est toujours saillant, assez long, fortement aquilin », A. D'ORBIGNY, *L'homme américain (de l'Amérique Méridionale)*, Paris, Pitois-Levrault, 1839, p. 270. Sur ce caractère particulier des Quichuas, il faut remarquer aussi que l'historien argentin Vicente F. LÓPEZ, proposait que le quichua était une langue arienne agglutinante (voir *Les races aryennes du Pérou : leur langue, leur religion, leur histoire*, Paris et Montevideo, A. France, 1871).

⁶¹ Sur Waldeck, Brasseur de Beaubourg et les ruines de Palenque, voir C. BAUDEZ, *Jean-Frédéric Waldeck, peintre, le premier explorateur des ruines mayas*, Farigliano, Hazan, 1993 ; N. PREVOST-URKIDI, *Brasseur de Bourbourg et l'émergence de l'américanisme scientifique en France au XIXe siècle*, Toulouse, Université de Toulouse II, thèse de Doctorat de 3e cycle, 2007 ; M. ACHIM, *From Idols to Antiquity. Forging the National Museum of Mexico*, University of Nebraska Press, 2017.

expectatives des autres, il trouvait très vite les mots qui ouvraient les portes des bureaux des fonctionnaires du gouvernement, des entrepreneurs privés et des sociétés savantes des deux côtés de l'Atlantique. Dans chaque ville où il s'arrêtait, Manó offrait les services de sa plume et son savoir scientifique. Et avec un succès évident: il alla même jusqu'à conseiller différents gouvernements sur des sujets tels que l'éducation, la construction des voies de chemin de fer ou l'organisation d'expéditions officielles, en écrivant de longs rapports sur la géologie et l'archéologie de l'Amérique espagnole. Tout au long de ses voyages, en écrivant dans les journaux en faveur de ses patrons, lui permettait d'obtenir une certaine protection tout en le rendant vulnérable à l'instabilité politique. D'une certaine manière, Manó et compagnie nourrissaient, alors même qu'ils voyageaient, un réseau d'individus itinérants composé d'exilés, d'émigrés, d'européens déçus, d'anarchistes, de républicains, de révolutionnaires, ou tout simplement, d'aventuriers qui parcouraient le continent en essayant de survivre grâce aux services qu'ils offraient à tous ceux qui étaient prêts à payer pour eux. La presse, l'écriture, et la prétendue neutralité de la rhétorique scientifique représentaient les outils à leur portée pour pouvoir subsister dans le Nouveau Monde.

Mais lorsqu'on reconstruit les voyages de Manó, il devient évident qu'il n'était qu'un propagandiste *free-lance*, un journaliste qui présentait comme un voyageur naturaliste en vue de vendre ses projets et ses collections de pièces archéologiques aussi bien aux Hispano-américains qu'aux Européens. Des imposteurs tels que Manó, loin d'être des cas uniques, apparaissent nombreux dans l'histoire et la littérature d'Europe et des Amériques. Manó, dans ce sens, nous permet de voir de quelle manière le commerce des objets naturels et des pièces archéologiques révèle un réseau qui profitait autant de l'intérêt pittoresque et commercial lié au marché des antiquités que du chaos politique dominant dans les républiques de l'Amérique espagnole. La science, le discours scientifiques sont parés des qualités d'objectivité, de neutralité, alors qu'ils sont en fait mobilisés à des fins qui servent à la construction de soi même.

Aidé par la fragmentation régionale des Amériques, Manó –muni de sa bibliothèque et de son talent d'écrivain- se réinventait lui-même chaque fois qu'il s'arrêtait dans une nouvelle étape de sa longue route. Cependant, ces territoires n'étaient pas entièrement isolés : comme le démontrent, sans aller plus loin, les voyages de Manó, les personnes et les savoirs ne cessaient de circuler. Manó, ainsi que les journaux locaux, était au courant et diffusait les dernières découvertes du monde des sciences et des travaux des inventeurs et les diffusait. Ses écrits sont remplis de citations d'auteurs contemporains des domaines les plus divers, comme la médecine, l'anthropologie, la géographie, l'éducation, la littérature et l'archéologie. On pourrait dire que Manó, au-delà de ses intentions, était modelé par cet attirail de discours et de pratiques que faisaient circuler en particulier, d'un côté et de l'autre de l'Atlantique ceux que dirigeaient l'étude de la nature et la recherche d'objets archéologiques américains.

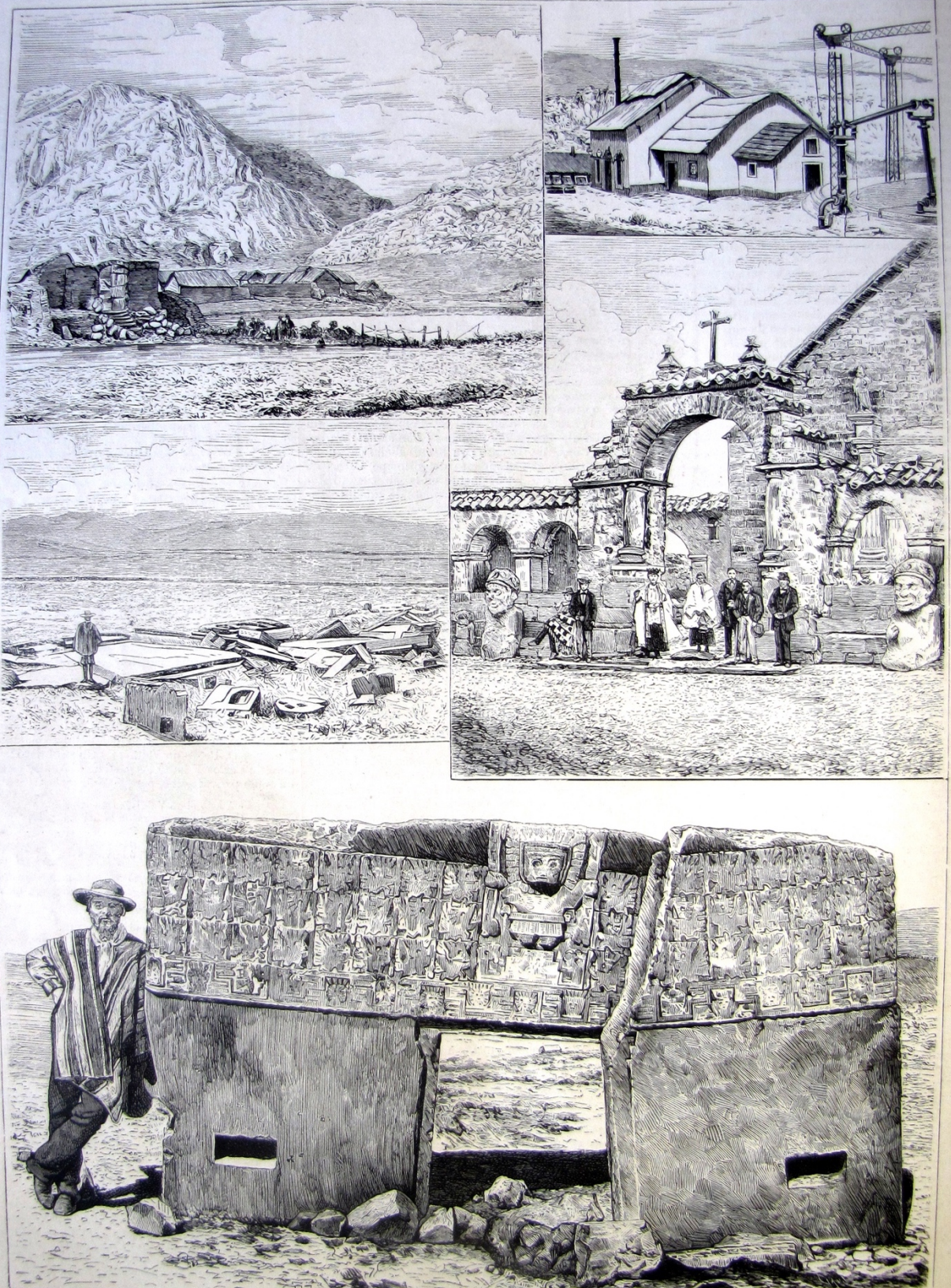
Manó peuplait les journaux de ses comptes rendus de voyages et de ses idées. Il était certes un imposteur, mais il était loin d'être ignorant ou peu cultivé. Ses avis étaient discutés aussi bien par ses contemporains que par les nôtres. Manó prétendait être voué à l'étude de la nature, aux chemins de fer et à la collecte de pièces archéologiques, car il voyait bien qu'il y avait un intérêt croissant pour ces domaines. Il est fort probable qu'il lisait les dépêches et les nouvelles qui arrivaient dans les journaux pour lesquels il travaillait, si bien qu'il était au courant des dernières informations en matière de développement scientifique. Il est possible également qu'il imitât ce qu'il voyait faire par d'autres. Quoi qu'il en soit, Manó et son partenaire Bennati suivaient à la lettre une maxime : « À Rome, fais comme les Romains. » Dans ce sens, on peut dire que Manó et Bennati étaient probablement des observateurs bien plus sagaces que ce que leurs ennemis donnaient à croire. Par ailleurs, ce que Manó écrivait n'était pas inventé de toutes pièces : il s'était rendu dans les lieux sur lesquels il se prononçait et avait le soin de lire ce qui avait déjà été dit à ce propos. En effet, les déplacements lui permettaient de se renseigner sur place sur ce qui avait été publié auparavant, et sur les sujets qui ne pouvaient décevoir son public. De même, le fait de traverser des régions secouées par des conflits internes à la veille de la formation des Etats lui permettait de s'arrêter sur des objets qui n'avaient jamais été pris en compte auparavant par les musées des grandes villes ou par les grands collectionneurs.

De manière paradoxale, le même problème se pose encore aujourd'hui dans l'historiographie contemporaine lorsque des personnages transnationaux comme Manó sont étudiés uniquement en

rapport avec le contexte local ou national. Même si les voyages de Manó ont vraiment existé, le personnage reste encore invisible pour l'historien, du fait de l'éparpillement des sources et du parcellement historiographique. Ainsi, Manó est une sorte de puzzle qui doit encore être construit en franchissant les frontières nationales. Et au-delà du fait que les documents sont éparpillés dans des archives fort différentes le long du chemin, Manó semble nous apprendre que si nous, historiens, ne souhaitons pas être déconcertés par les créations du XIX^e siècle, loin d'analyser ce type de phénomènes par rapport au projet national ou aux enjeux locaux, nous avons intérêt à faire plus attention au caractère transnational des imposteurs et de leurs associations. Cet exemple nous rappelle aussi l'importance qu'il y a à savoir interpréter les sources de première main et non pas une reprise de sempiternelles informations mal contrôlées qui contribuent à maintenir des légendes infondées.

En l'absence d'une véritable professionnalisation de certaines de ces activités scientifiques (pour certaines relativement nouvelles) nombre d'amateurs se forgeaient leur propre savoir et leurs propres pratiques de recherches. Certains d'entre eux devinrent des spécialistes reconnus, d'autres étaient – à tort ou à raison – rejetés ou négligés par leurs pairs, d'autres enfin trompèrent tout le monde en se donnant les apparences de la scientificité. Tel était le cas de Manó, qui sut exploiter la crédulité des gens, en particulier de la bonne société ou des autorités locales, y compris les institutions scientifiques. Si comme le disait Manó les Amériques souffraient de l'invasion des rebuts européens déguisés en voyageurs naturalistes, comment pourrait-on reconnaître l'imposture ?

RECUERDOS DE BOLIVIA.



Pueblo y puente del Desaguadero, frontera de Bolivia y el Perú.—Fábrica de gas de La Paz.—Célebres ruinas de Apacana.—Atrio de la Iglesia de Tiaguinaco.—Monolito de la época de los Incas, denominado Fortico de Apacana.—(De fotografías remitidas por el Sr. P. y B.)

Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3